

"Parfois, la distance entre un enfant qui guérit et un enfant laissé à souffrir n'est rien d'autre qu'une porte, et qu'un père effrayé croit qu'il a le droit de frapper à cette porte ! Il y a trois semaines, un père est resté longtemps dehors devant notre clinique sans entrer. Le médecin de garde avait déjà terminé son service et partait quand il l'a remarqué. « Avez-vous besoin de quelque chose avant que je parte ? » L'homme a hésité. « Je n'ai besoin de rien. C'est mon fils. » Le médecin a demandé ce qui n'allait pas à l'enfant, mais le père semblait ne pas entendre la question. Il y avait quelque chose de plus urgent qu'il devait savoir d'abord : « Mais est-ce que vous le verrez gratuitement ? Je n'ai pas d'argent. » Le prochain service du médecin était deux jours plus tard, mais quelque chose chez cet homme l'a fait rester. « Allez chercher votre fils. Je vais attendre. » Alors il s'est assis dehors devant la clinique après son service, attendant un enfant qu'il n'avait jamais vu et dont il ignorait la maladie. Finalement, le père est revenu en portant un petit garçon silencieux. Le médecin m'a dit qu'ils avaient tous les deux la même expression sur le visage : épuisés, effrayés, presque désolés d'avoir besoin de quelque chose. Le visage de l'enfant était couvert de lésions qui se propageaient rapidement. Ses parents avaient essayé la seule crème qu'ils avaient, sans même savoir ce que c'était. Ça n'avait rien fait. Pendant des jours, ils ne l'avaient pas emmené chez un médecin. Pas parce qu'ils s'en fichaient. Parce qu'ils n'avaient pas d'argent. Et quelque part en chemin, après tant de pertes et de privations, ce père avait cessé de penser que le traitement était quelque chose à quoi son enfant avait simplement droit. Si vous n'avez rien pour payer, et que la vie vous a appris que presque tout a un prix, vous finissez par croire que même une porte ouverte n'est peut-être pas faite pour vous. L'enfant a été examiné, a reçu le traitement dont il

avait besoin, et a été suivi jusqu'à ce qu'il récupère complètement. La deuxième photographie est son visage maintenant. Peut-être que l'histoire devrait s'arrêter là. Mais en regardant les deux photographies, je ne peux m'empêcher de penser à quel point la distance entre deux fins complètement différentes était effrayamment petite. Il n'avait pas besoin d'une chirurgie impossible. Il n'avait pas besoin d'un médicament rare ou d'un traitement coûteux à l'étranger. Il avait besoin d'un père inquiet qui remarque par hasard un panneau sur une porte. Un médecin qui avait déjà terminé son service mais qui a décidé d'attendre. Et un moment où quelqu'un a compris que derrière la question du père : « C'est gratuit ? », ce n'était pas du tout une question d'argent. C'était un père qui demandait doucement : « Mon enfant a-t-il encore le droit d'être soigné, même si je n'ai rien ? » Toutes les tragédies à Gaza ne commencent pas par une maladie que la médecine ne peut guérir. Parfois, le médicament existe. Parfois, le médecin sait exactement quoi faire. Parfois, l'enfant peut récupérer complètement. Et parfois, la seule chose qui se dresse entre un enfant et la guérison est un père qu'on a rendu si pauvre, et si habitué aux refus, qu'il ne sait plus à quelles portes il a le droit de frapper. Cette fois, l'une de ces portes est restée ouverte par hasard. Je continue de penser aux enfants dont les pères sont passés devant. [#WoundedGaza](#)"